



POWELL

Pierre angulaire d'une musique électronique aux arêtes tranchantes comme un couperet, le producteur anglais Oscar Powell a signé une poignée d'EP post-techno squelettique et démantibulée, emplie de beats écopés, de stridences industrielles et d'embardées imprévisibles. Soyez sûr que grâce à lui et à son label Diagonal, vous ne concevrez plus jamais la *club music* de la même manière...

« LES SONS PLUS DOUX, PLUS ORGANIQUES ME GONFLAIENT. JE HAÏSSAIS TOUT CE QUI ÉTAIT “JOLI”. J'AI TOUJOURS VOULU QUE ÇA FASSE MAL »

Élevé au bon grain de la *bass music* à l'anglaise, le novice Londonien déboule comme un chien dans un jeu de quilles en 2011 avec un premier maxi (*The Ongoing Significance of Steel & Flesh*) qui met le feu aux poudres, suivi de près par une trilogie qui fait l'effet d'une bombe à fragmentation (*Body Music* en 2012, *Blood Music* en 2013, *Club Music* en 2014). Bien déterminé à durcir et dézinguer une *club music* un peu trop conventionnelle à son goût, Powell fait jaillir sur des fréquences en dents de scie des lignes de basse sur l'os, des rythmiques claudicantes et des samples hachés menu, selon une esthétique rigoureusement avant-gardiste, dans le sillon des courants post-punk, no wave, EBM, New Beat ou proto-techno (vous en connaissez beaucoup, vous, des producteurs de musique électronique qui intituleraient un track « Wharton Tiers on Drums » ?). Ses affinités avec la scène noise et expérimentale l'amènent à collaborer sur son dernier EP avec Russell Haswell, ex-collaborateur de Florian Hecker et Opus Dei du harsh noise digital. Résultat des courses : un track d'une brutalité rafraichissante, cassant violemment le moule d'une tech-house Ableton aux beats stationnaires. Comme en témoignent ses mixes, qui embrassent quatre décennies dans le désordre, ses influences seraient plutôt à flairer du côté de Suicide, DAF, DNA ou Wire.

À l'heure où la musique électronique se cherche de nouvelles figures de proue au sein d'une scène saturée de clones tech-noise un poil trop « tendance », l'irruption de Powell – et simultanément de son label Diagonal, qui accueille le nec plus ultra de l'avant-dance (Streetwalker, Prostitutes, Bronze Teeth, Shit And Shine...) – remue enfin la tête et les jambes sur un air moins téléphoné que celui du bal musette techno pour gamins en vrac. Percutante, offensive et revêche, cette musique ne se laisse pas facilement dompter et brouille joyeusement les pistes entre les genres. Powell vise rien de moins qu'un déformatage radical de la dance music, selon lequel le contexte même du club, par delà sa fonction de divertissement hédoniste, incarnerait un laboratoire pour de nouvelles formes sonores et de nouveaux rites psycho-physiques. Avec pour optique de déstabiliser, de surprendre, de provoquer une expérience inattendue chez le clubber lambda, sans pour autant le spolier de sa ration de sueur et de fun. Inutile de dire que la mission est accomplie.

Ta façon d'envisager la musique de club est unique, tu atteins un degré d'abstraction qui n'est pas habituel dans ce genre de productions, souvent bien plus calibrées pour une efficacité immédiate. Comment des formes non dansantes et plus bizarroïdes de musique électronique sont-elles arrivées à tes oreilles ? As-tu grandi en fréquentant les clubs ?

Oscar Powell : Oui, j'étais un jeune clubber parmi tant d'autres. Il faut bien commencer quelque part ! Pour moi, la révélation initiale est venue du club. J'étais complètement fasciné et abasourdi par l'énergie, la puissance du volume sonore et l'amour qui se dégageaient de ces instants-là. J'ai plongé dans le bain au moment où la drum'n'bass était au top. Enfin, elle était au top pour moi ! J'adorais Ed Rush & Optical, Photek ou Source Direct, c'est ce que n'importe quel gamin ayant grandi à Londres allait alors écouter en club. À partir de là, j'ai suivi la trajectoire habituelle : je me suis acheté des platines, j'ai commencé à choper plein de vinyles, à traîner dans les boutiques de disques, etc. La drum'n'bass était un point de départ, mais ça ne pouvait pas me suffire très longtemps. Une fois que tu as chopé le virus, tu creuses toujours plus profond et cette avidité, cette curiosité insatiable t'entraînent invariablement vers des endroits bizarres et merveilleux. En fait, mon intérêt pour les formes de musique extrême s'est déclenché bien des années plus tard. Je suis passé par une

période durant laquelle je faisais vraiment des trucs barrés – très minimaux, très rêches, très durs – et ça s'apparentait à une réplique de ce que sortaient des labels comme Mego ou Touch à l'époque. J'ai toujours été attiré par le spectre sonore le plus *harsh* de la musique expérimentale : la fonction abrasive, le penchant pour la provocation, l'effervescence décapante de la noise. Je pouvais ressentir là-dedans tout ce qui m'avait conduit à la drum'n'bass, à la techno, à l'EBM et aux autres formes de dance music. Les sons plus doux, plus organiques me gonflaient. Je haïssais tout ce qui était « joli ».

J'ai toujours voulu que ça fasse mal. **Il existe dans la musique électronique une lignée d'avant-garde qui joue sur les cycles répétitifs, les textures et les timbres, davantage que sur les beats. Elle s'étend de la musique concrète et de la composition sur les premiers synthétiseurs modulaires jusqu'à la musique industrielle, au drone ou à la noise music. As-tu l'impression d'être un nouveau maillon de cette chaîne ?**

Non, je ne le sens pas vraiment comme ça. Pour être honnête, je ne me suis jamais réellement plongé dans la musique concrète ou dans l'histoire de la musique électronique. Non, vraiment, je n'ai pas l'impression de m'inscrire dans cette lignée. Tout ce que je fais est totalement intuitif. Ou du moins, je n'y réfléchis pas consciemment. Il existe tout un tas de compositeurs sans doute très importants dont je n'ai jamais entendu parler, et je m'en fous pas mal. On me cite souvent des artistes qui m'auraient soi-disant influencé ; or le plus souvent, je n'ai pas la moindre idée de qui il s'agit ! Il y a beaucoup trop de musiques à découvrir, personne n'est en mesure de tout connaître !

En tant que DJ, tu as une capacité sidérante à passer d'un genre à l'autre, d'une époque à l'autre, plutôt que de rester focalisé sur un tempo 4/4 linéaire. Comment prépares-tu un set ? Cherches-tu délibérément à faire danser les gens tout en les déstabilisant, en créant des cassures dans ton mix ?

Le défi pour un DJ est de créer une forme d'expérience qui scotche le public. Il y a deux moyens d'y parvenir : la première consiste à greffer bout à bout différentes parties qui t'entraînent dans un seul et même voyage sans que tu t'aperçoives des enchaînements, selon une forme linéaire et hypnotique. La seconde est de créer un genre de tour de manège imprévisible, comme une montagne russe, où tout est possible et où le contraste entre chaque morceau est plus prononcé. De toute évidence, je préfère la seconde option, car ça me permet de faire partager toute la musique que j'aime à l'intérieur d'un DJ set. Autrement, tu te trouves vite restreint par un genre ou un tempo donné. Et en règle générale, il n'y a rien de pire que de se fixer des restrictions. « Restriction », c'est un mot affreux, non ?

On ne peut pas dire que tu choisses la facilité. Ça m'a frappé lors de ton set à Villette Sonique, tu arrivais à mettre le feu au dancefloor sans jamais caresser le public dans le sens du poil. Tes propres morceaux ont cette même qualité : ils sont exigeants, radicaux et tordus dans leur forme tout en parvenant à déclencher une sorte de groove irrésistible... Comment parviens-tu à faire converger de telles polarités ?

Cette polarité entre la joie et l'agressivité est cruciale pour moi en ce moment. Ce n'était pas présent quand j'ai commencé à produire des morceaux, alors que maintenant, tout tourne autour de ça. C'est même devenu mon défi principal : produire une musique pointue et conflictuelle qui n'a pas besoin pour autant d'être aliénante. Rien ne me fait plus plaisir que de voir quelqu'un qui ne se situe pas du tout dans cette approche apprécier ma musique grâce à son côté fun, accrocheur, décomplexé. Je ne suis pas particulièrement sérieux et je ne crois pas que ma musique le soit non plus. J'ai tout le temps envie de déconner. La vie est plus fun avec le sourire. Ça ne veut pas dire que tu dois réprimer le pouvoir de choquer. J'imagine que je me positionne contre le côté prévisible de la dance music et l'absence d'enjeu sur les dancefloors. La capacité de pouvoir créer la surprise est l'une de nos armes les plus efficaces. Qui a envie d'être toujours « caressé dans le sens du poil » ? Ça ne devient pas super chiant à la longue ? **Ta musique puise une grande partie de son influence dans une période charnière de l'histoire : le post-punk, la New**

Beat, l'EBM, la musique industrielle, la no wave... Comment expliques-tu que ces musiques-là avaient jusqu'à présent été tenues relativement à l'écart et marginalisées par la dance music, alors que maintenant c'est tout l'inverse ?

Je pense que cette convergence s'est déjà produite auparavant, mais d'une façon différente. Tout est lié. Tout influence tout le reste, et ça a toujours été comme ça. La différence majeure, c'est qu'aujourd'hui, on vit avec le passé au bout des doigts. Avant, le passé était le passé – c'était derrière nous. Mais maintenant, il est partout. Et je pense que c'est sain. Aujourd'hui, les jeunes musiciens ont grandi avec Internet – ce sont des enfants de l'ère numérique. Et à cause de cette faim, de cette soif que nous avons tous pour une musique nouvelle, les influences qui nous sont chères sont plus diversifiées que jamais. Nous avons tout écouté. Tout fonctionne désormais selon un système de vases communicants. Et ce qui en découle est une musique qui combine tous ces éléments en une forme entièrement nouvelle. La convergence de la noise et de la techno est la plus évidente, du moins celle sur laquelle les journalistes ont mis le grappin. Mais ce n'est pas aussi simple que ça. J'aime quand ce genre d'approche devient plus personnelle, quand on arrive à dégager des influences spécifiques plutôt que d'énoncer des généralités faciles et de mettre tout dans le même panier.

Ton label Diagonal, sous-division de Blast First, représente bien cet éclectisme contemporain qui prend des directions multiples, de Shit And Shine (projet de Craig Clouse du groupe noise-rock Todd) à Bronze Teeth (side project du batteur de Factory Floor)...

Diagonal peut être perçu de l'extérieur comme un label qui prend plein de directions différentes, mais pour moi, le tout reste très cohérent. Un fil rouge connecte tous ces disques entre eux et il découle en général de la question suivante : « est-ce qu'on jouerait cette musique dans un club ? » Via ce label, on cherche à explorer cette idée élargie de la *club music*. On veut en repousser les limites. Ça nous donne une raison de nous battre. On a besoin de ça dans la vie, croire en quelque chose. Sinon, il n'y a plus aucun but à rien, on se retrouve paumé. Oh, et écoute l'EP de Shit And Shine qu'on a sorti l'an dernier et l'album à venir : aucun déluge de batteries en vue ! C'est entièrement électronique. Craig s'est fait un nom avec un certain type de musique qui ne ressemble pas du tout à ce qu'il produit maintenant. Il a complètement changé d'approche : désormais, il s'amuse à foutre en l'air la dance music. C'est ce que j'apprécie chez lui, la ferveur créative derrière son projet. Il a sa propre vision des choses. Et cette fraîcheur sera toujours primordiale pour moi – comme pour le label.

En partie grâce à YouTube, la nouvelle génération n'a jamais été aussi exposée à des musiques radicales et à des attitudes subversives, jusqu'à présent confinées à un réseau ultra-confidentiel. Ça se reflète sur tout un pan de la musique électronique, avec des labels comme Blackest Ever Black, Hospital, TTT, L.I.E.S., PAN... L'avant-garde est sortie de sa niche underground, alors que c'était encore impensable il y a quelques années.

C'est ce que je disais un peu plus tôt : cette tendance est liée au flux de l'information. Tout est là. On a tout écouté. La musique underground se définissait auparavant par sa rareté : il s'agissait de petits microcosmes disséminés géographiquement, dont le confinement était surtout lié au manque de moyens financiers. La portée de cette musique était limitée par le fait qu'Internet n'existait pas encore. Maintenant que tout est à notre portée en l'espace de quelques clics, tout se met à converger. Les frontières qui séparent les choses se sont écroulées. La techno et la noise sont comme un garçon et une fille qui auraient grandi de part et d'autre de la même rue sans jamais se parler, mais une fois la conversation engagée, ils seraient tombés amoureux l'un de l'autre. Et auraient fini par sortir ensemble. Par contre, nul ne peut prédire si leur romance va perdurer...

POWELL
Club Music
(Diagonal)
diagonal-records.com